L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 23 OCTOBRE 1881.

Les mémoires de Lucien Bonaparte.

Les journaux ont annoncé, depuis longtemps, que M. le lieutenant-colonel Jung, le dernier et le plus sévère des historiens de Napoléon Ier—un critique à épaulettes, un Lanfrey à cheval—venait de découvrir, dans les Archives du ministère des affaires étrangères, je crois, le manuscrit complètement inédit des Mémoires de *Lucien Bonaparte*, prince de Canino. Ces Mémoires inédits, qui seront bientôt publiés, donneront, ajoutent les annonces préventives, des détails tout à fait nouveaux et parfaitement ignorés sur Napoléon Bonaparte, sa famille, sa jeunesse et notamment sur le 18 Brumaire.

Je suis bien certain que, M. Jung s'étant chargé de la publication de ce manuscrit, l'ouvrage qu'on nous promet sera curieux et sans nul doute, important; mais pour ceux qui ont lu les deux volumes de Mémoires de Lucien Bonaparte déjà publiés, il y a plus de quarante ans, le rôle de Napoléon Bonaparte au 18 Brumaire tel que peut le faire connaître son frère et collaborateur en ce coup d'Etat est déjà connu.

Puisque les révélations du prince de Canino sur Napoléon Ier peuvent passer pour une primeur historique, j'ai là sous les yeux les deux volumes de ses Mémoires, imprimés à Bruxelles, l'un par Wahlen et Ce [1836], l'autre par la méconnaissable devenue la Société typographique belge [1845], et j'y vais puiser les détails que voici.

Dans une préface assez attristée, Lucien, l'auteur de *Charlemagne* et de la *Cyrnéide* ou la Corse sauvée (deux poèmes épiques, s'il vous plaît), le frère disgracié et très indépendant de l'empereur explique pourquoi il écrit ses Mémoires :

"Depuis la République consulaire, sous tous les régimes, des pamphlétaires ont pris trop souvent pour but de leurs loisirs... Des révélations, des mémoires secrets, des recueils d'anecdotes, fruits d'une imagination sans pudeur et sans frein, ne m'ont pas ménagé. J'ai tout lu dans ma retraite. Je me suis d'abord étonné que, n'ayant jamais fait de mal à personne, j'aie pu m'attirer tant de calomnies. Mon étonnement a cessé quand j'ai mieux apprécié ma position : éloigné des affaires publiques, sans influence et presque toujours en opposition sourde ou patente avec les puissances, quoique assez près d'elles pour qu'on redoutât sans cesse ma rentrée en faveur, comment la malice des courtisans aurait-elle pu me laisser en repos ? Et depuis la chute de ma famille, on n'a pas cru sans doute déplaire aux plus forts en continuant cette noble exploitation. Je me suis donc résigné à ce qui me paraissait l'effet naturel d'une position que j'avais choisie ou qui m'était imposée, et j'ai laissé le champ libre aux braves gens qui aiment tant à frapper sur les proscrits. J'ai trouvé dans ma conscience de quoi me consoler de toutes les injustices."

Il parlera d'ailleurs aussi des "injustices" de son frère, et publiera les lettres que lui écrivent les compagnons d'armes de Napoléon Ier pour protester contre son ingratitude. Masséna, Lecourbe, Jourdan, Dupont (de l'Eure), Boulay (de la Meurthe) avaient adressé leurs compliments de condoléance à Lucien Bonaparte lorsque l'empereur avait en quelque sorte exilé son frère. Bernadotte, navré, avait escorté Lucien jusqu'à la frontière.

Mais ce sont là des affaires de famille. Tenons-nous-en aux renseignements d'histoire générale. Les Mémoires de Lucien Bonaparte contiennent d'importantes pages sur la Corse et sur Paoli :

"Nous approchions de cette année 1793!—Les sentiments de Paoli contre la France se montraient chaque jour plus à découvert; et chaque jour il était moins content de nous, moins sûr de nous entraîner dans la défection qu'il méditait déjà. La catastrophe du 21 janvier vint mettre le comble à sa haine; il bondissait de fureur; il ne cachait plus devoir se contenir.

"—Les voilà, me disait-il, vautrés dans le sang innocent ! Les voilà, vos Français ! Eh bien ! sera-vous encore les défendre ? Je ne le souffrirai plus. Les fils de Charles ne peuvent pas m'abandonner. Il faut que tes frères se décident : qu'ils choisissent entre la France et moi. Mais il n'y a plus de France. Les misérables tuent tout ce qui mérite de vivre.... Ils ont égorgé leur roi, le meilleur des hommes.... Un saint, un saint, un saint ! (répétait-il avec une ardeur croissante à chaque mot).... La Corse ne veut plus d'eux.... Je n'en veux plus.... Qu'ils gardent pour eux leur sanglante liberté : elle n'est pas faite pour mes braves montagnards. Il vaudrait mieux redevenir Génois.... J'attends tes frères.... Et malheur à qui se prononcera pour cette horde de brigands ! Je ne connaîtrai plus personne.... personne.... pas même les fils de Charles....

"Je vois encore cet ardent vieillard : son visage étincelait : sa colère le grandissait. Son erreur était déplorable, puisqu'il ne voyait dans notre immortelle Révolution que les crimes de la Terreur."

Cependant la famille Bonaparte subit les atteintes de la guerre civile. Un soir un ami des enfants de Charles arrive, une torche de sapin à la main chez Letizia Buonaparte :

"—Vite, signora, dit Costa de Bastélica, les gens de Paoli nous suivent de près; pas un moment à perdre. En route !

Et les enfants de Charles, que Paoli (c'est Lucien Bonaparte qui l'affirme) avait demandé qu'on les ramenât morts ou vifs se jettent dans la campagne. "Le jour même, la flamme s'élevant en épais tourbillons du milieu de la ville, attira les yeux de nos amis. Voilà votre maison qui brûle, dit l'un d'eux à ma mère. Eh ! qu'importe, répondit-elle; nous la rebâtirons plus belle. Vive la France !"

Lucien Bonaparte ne nous apprend pas que les rapports entre son frère Napoléon, clubiste jacobin avant d'être César, avec Robespierre jeune, étaient fort intimes. On le savait. Mais il corrobore le fait, très ironique et très piquant, par une anecdote qui vaut la peine d'être rapportée :

"Le frère de Robespierre, après la prise de Toulon, avait été envoyé commissaire à l'armée des Alpes. Napoléon, regardé comme le héros de ce siège mémorable, et nommé général de brigade, était à Nice où il commandait l'artillerie. Ses relations de service l'avaient rapproché du jeune Robespierre qui l'avait apprécié.

"Il semble que le dominateur de la Convention avait été instruit des talents peu communs du vainqueur de Toulon, et qu'il voulait remplacer le commandant de Paris, Henriot, dont l'incapacité le fatiguait.

"Voici ce dont je fus témoin.

"Notre famille devait à la promotion de Napoléon une situation plus prospère. Pour se rapprocher de lui, elle s'était installée au château de Sallé, près d'Antibes, à peu de milles du quartier-général; j'y étais venu de Saint-Maximin passer quelques jours avec ma famille et mon frère. Nous étions tous réunis, et le général nous donnait tous les instants dont il pouvait disposer. Il vint un jour plus préoccupé que de coutume, et, se promenant entre Joseph et moi, il nous annonça qu'il ne dépendait que de lui de partir pour Paris dès le lendemain, en position de nous établir tous avantageusement.

"Pour ma part, cette annonce m'enchantait.

"Atteindre enfin la capitale me paraissait un bien que rien ne pouvait balancer.

"—On m'offre, nous dit Napoléon, la place d'Henriot. Je dois donner ma réponse ce soir. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

"Nous hésitâmes un moment.

"—Eh ! eh ! reprit le général cela vaut bien la peine d'y penser; il ne s'agirait pas de faire l'enthousiaste; il n'est pas si facile de sauver sa tête à Paris qu'à Saint-Maximin.

"Robert jeune est honnête; mais son frère ne badine pas. Il faudrait le servir.

"Moi, soutenir cet homme, non, jamais ! Je sais combien je lui serais utile en remplaçant son imbécile commandant de Paris; mais c'est ce que je ne veux pas être. Il n'est pas temps. Aujourd'hui il n'y a de place honorable pour moi qu'à l'armée; prenez patience, je commanderai Paris plus tard.

"Telles furent les paroles de Napoléon.

"Il nous exprima ensuite son indignation pour le régime de la terreur, dont il nous annonça la chute prochaine et finit, par répéter plusieurs fois, moitié sombre et moitié souriant: "Qu'irais-je faire dans cette galère ?

"Robespierre jeune le sollicita vainement. Quelques semaines après, le 9 thermidor vint délivrer la France et justifier la prévoyance du général. Si Napoléon avait eu le commandement de Henriot, de quel côté eût été la victoire."

Evidemment du côté de Robespierre. Henriot, ivre, se valeçant sur son cheval, compromit pour les jacobins le sort de la journée. S'imagine-t-on Bonaparte canonnant Paris dès le 9 thermidor, au nom de Robespierre et de la Commune, comme il devait le faire en Vendémiaire? L'histoire tient à ces hasards. Une indécision, une hésitation, un refus : la face du monde est changée.

Mais arrivons à ce que les Mémoires de Lucien Bonaparte nous apprennent du 18 Brumaire. Evidemment ils ne contiennent pas de révélations bien extraordinaires, mais il est toujours fort intéressant de savoir ce qu'un acteur dont le rôle fut décisif pense de la journée à laquelle il a pris part.

Sans Lucien Bonaparte, la journée de Brumaire n'aboutissait pas. Il prétend qu'en la faisant réussir, il croyait sauver la République et non pousser à un empire. L'ami de Béranger semble avoir demandé, lui aussi, pardon à Dieu et aux hommes d'avoir—sans le vouloir—couvé une tyrannie absolument comme Béranger lui avait refait un second empire avec le *5 Mai* et les *Souvenirs du Peuple* :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps......

—Ce Béranger, disait un adversaire du chansonnier, il a, par ses complaintes, rendu Napoléon aussi populaire que le *Juif-Errant* !

—Je n'ai chanté que l'infortune, répondit-il pour s'en défendre. Nous allons voir que Lucien Bonaparte donnait volontiers pour excuse qu'il n'avait défendu que le premier consul.

Dans ces mémoires, où Lucien Bonaparte réclame le retour de Sainte-Hélène des cendres de Napoléon Ier et où, parlant de M. Thiers, il l'appelle, dès 1836, "le ministre à qui l'on devra sans doute en partie le retour des cendres,"—retour qui n'aura lieu que quatre ans plus tard—le prince de Canino fait volontiers de la polémique. Il donne, par exemple, ce même M. Thiers comme modèle à Walter Scott :

—Sir Walter ! sir Walter ! voilà comment il faut écrire l'histoire !

Le premier volume des Mémoires allait depuis 1792 jusqu'à l'an VII, de la République. Il avait été publié à Londres par les soins de MM. Saunders et Otley de Londres. Le second volume, dont je ne possède que la réédition ou la contrefaçon belge, est tout entier consacré à la Révolution de Brumaire.

Le prince de Canino lui donne pour épigraphe ces quelques lignes :

"Lorsqu'une Assemblée ose mettre des citoyens hors la loi, ceux qu'elle condamne ainsi à la mort sans jugement ont le droit de se défendre et de repousser leurs assassins."

Il va donc, on le voit, plaider les circonstances atténuantes. Devant la postérité, il va présenter les députés comme des proscripteurs et Napoléon Bonaparte comme une victime. On a besoin de lire les Mémoires de Gohier pour retrouver la note véritable et voir Joséphine inviter Gohier à dîner pour ce même jour de brumaire afin d'endormir la vigilance de l'honnête homme.

Au reste, la partie était grosse. Etablir un Consulat, c'était bien ; mais Napoléon était-il capable d'être consul ?

"J'avoue que je fus pas moi-même exempt d'inquiétudes, écrit Lucien dans ses Mémoires, mais ces inquiétudes chez moi n'étaient pas spontanées : elles tenaient plutôt aux craintes de mes amis. Presque toujours éloigné de mon frère par les événements, je le connaissais peu. Quoiqu'il n'eût que six ans plus que moi, il n'y avait jamais eu entre nous d'intimité d'enfance ni de jeunesse, parce que nous avions presque toujours été séparés. Cette intimité, que j'ai souvent regrettée, fut réservée tout entière à notre frère Joseph. Pour moi, je voyais dans le vainqueur de l'Italie et de l'Egypte le premier général des temps modernes, l'orgueil de notre nom, et le plus ferme appui de la République; mais j'étais loin d'apprécier alors son mérite civil, qui ne tarda pas à briller d'autant d'éclat que son épée. A peine si je croyais convenable de le voir au nombre des trois consuls. Cette place me semblait exclure le commandement des armées auquel, dans ce temps-là, je bornais l'aptitude de Napoléon. D'ailleurs mon peu d'expérience ne me laissait pas juger dans toute son étendue la nouvelle puissance d'opinion qui venait de se révéler. Je pensais qu'elle ne pouvait jamais s'étendre au-delà de notre réforme. "Que pouvez-vous redouter de mon frère ? disais-je à Sieyès. Eh bien, en tout cas, c'est un collègue au Consulat qui vaut probablement mieux que votre Barras.—Plus de craintes: la réforme consulaire est assurée."—Sieyès souriait tristement. "Puissions-nous, me disait-il, ne pas être menés plus loin que nous ne voudrions !.... Depuis vingt-quatre heures une grande révolution s'est accomplie dans les esprits. Ce n'est plus le temps du *cedant arma togæ*...."

Dès que Sieyès s'assit devant le premier consul il hocha la tête et dit :

—Maintenant nous avons un maître !

Il avait prévu et il voyait juste.

Ainsi, les Mémoires de Lucien Bonaparte nous révèlent ce qu'il appelle ses angoisses. Il veut bien faire de son frère un consul républicain mais non pas un empereur. Il le répètera plus d'une fois au cours de ses *Mémoires*. Ce serait un peu comique si ce n'était pas quelque peu attristant. Ce drame de Brumaire aurait donné pour contre-partie un vaudeville : Lucien Bonaparte ou le césarien sans le vouloir, ou Le prince malgré lui, et un proverbe: On ne badine pas plus avec les coups d'Etat qu'avec l'amour.

L'histoire du 18 Brumaire, par le prince de Canino, a d'ailleurs de la vivacité et de la couleur.

"Le 16 et le 17, Bonaparte fit sonder à demi les chefs de corps et les officiers, qui tous allaient au-devant de ses ouvertures. Il fut arrêté que le colonel Sébastiani, dont le dévouement n'était pas douteux, se rangerait en bataille le matin du 18 près de la maison du général, sous le prétexte d'une revue. On avait renvoyé à la même matinée plusieurs visites de corps, et tous les généraux furent invités à se rendre de bonne heure, à cheval, rue de la Victoire. Mon frère voulut parler confidentiellement à Moreau qui, dès la première phrase, l'interrompit en lui disant: "Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage; comptez sur moi."

Moreau se détachera et se vengera plus tard.

Lucien, qui raconte d'une façon fort dramatique la scène de l'Orangerie à Saint-Cloud et réédite la fable du coup de poignard porté à Napoléon et paré par le grenadier Thomé (ce contraire du gendarme Merda), se défend fraternellement du reproche de n'avoir pas réclamé contre son frère un décret d'accusation.

"Et que dire, s'écrie-t-il, de nos auteurs hors la loi, quand on pense qu'il s'agissait de mettre aux voix un décret de mort contre Bonaparte, et de le faire mettre aux voix par Lucien Bonaparte !.... Certes, c'eût été la première fois qu'un président eût prononcé la condamnation de son frère et sa propre condamnation."

—Nouveau Timoléon, lui disait quelqu'un, vous deviez mettre aux voix la mise hors la loi de votre frère !

A cela, Lucien répond par un passage de son épopée de *Charlemagne*, où il place les deux Brutus aux enfers :

Dans la troupe maudite on voit ces homicides,
Qui de leur propre sang méconnaissant la voix,
Et cachant leurs forfaits sous le manteau des lois.
....
Oui, malgré les clameurs de l'aveugle univers,
Y ces premiers des liens sont ceux de la nature,
Et celui qui les brise appartient aux enfers.

On ne demandait pas à Lucien d'être Brutus, mais de n'être pas complice.

Au reste, quoi qu'il en ait, il garde évidemment le remords d'une telle journée. Il revient sans cesse sur cette même idée: "Nous voulions renverser le Directoire, soit; établir le Consulat, oui; mais non pas faire l'Empire !"

"Il n'était alors, dit-il, question dans l'esprit d'aucun de nous de l'unité du pouvoir exécutif.

"Nous pensions que les trois consuls provisoires, égaux en droits, seraient élus consuls définitifs.

"Napoléon disait dans son intérieur: "Les consuls étaient rééligibles, nous n'avons qu'à bien faire et la France ne demandera pas mieux que de nous réélire toujours."

"Son ambition en brumaire n'allait pas plus loin."

Lucien en est il bien sûr ? Toujours est-il qu'il répète encore énergiquement dans ses Mémoires :

"Nous étions tous persuadés intimement que les Français étaient républicains jusqu'aux fond de l'âme.... Et aucun de nous n'avait d'arrière-pensée. Sur ce point, l'expérience de Sieyès, le coup d'œil de Bonaparte ne voyaient pas au delà.

"Voilà ce qu'on doit dire pour ne pas changer l'histoire en roman.

"C'est d'après ce but, bientôt dépassé sans doute, mais alors l'unique but de tous, que la révolution de Brumaire doit être appréciée. Si une réaction, peut-être trop vive, vers les idées de concentration du pouvoir entraîna la France à dévier du but de Brumaire, jusqu'au point d'abjurer la République.... je le répète, la faute n'en est pas à nous, ou plutôt la faute n'en est à personne, puisque la votation universelle, libre et trois fois exprimée, a consacré ce changement de principes du peuple français, puisque le peuple souverain n'était pas souverain s'il n'était pas le maître de passer à son gré de la République à la monarchie, et de la monarchie à la République."

Cette façon de se laver les mains et de tout rejeter sur le peuple ressemble fort à la doctrine de Pilate. Le peuple approuve trop souvent le fait accompli, mais ceux qui l'accomplissent en sont bien, je pense, responsables devant l'avenir. Tous les *mea culpa* de Lucien Bonaparte ne feront pas que la sentence de l'histoire soit un roman.

Il ajoutera bientôt et toujours pour se défendre :

"Oui, Napoléon, tu fus coupable sans doute d'avoir absorbé nos libertés publiques dans les rayons de ta gloire militaire; mais il faut avoir la force et la justice de l'avouer, elles te furent immolées d'avance par ceux-là mêmes qui devaient en être les gardiens et les défenseurs. Il faut le dire, jamais l'abjection d'un corps politique ne fut plus patente que celle de la majorité de ce Sénat qui ne pouvait entendre sans rougir et sans s'en faire une honteuse application, ce vers de Racine, en parlant du Sénat romain :

"Se prompte servitude a fatigué Tibère."

Il y a de la vérité dans la sentence. Mais comment n'avait-il point la clairvoyance d'un Gouvion Saint-Cyr qui lui écrivait le 29 mai 1804 :

"Qu'avez-vous fait Lucien, ou plutôt qu'avons-nous laissé faire? Tout ce qui pense avec moi et comme moi se demande comment votre grand frère usera de cette puissance absolue dont vient imprudemment de l'investir un peuple enivré de l'éclat de ses triomphes militaires.

"Ah ! pourquoi lui-même ne renouvelle-t-il pas l'exemple de Washington, que nous l'entendîmes si souvent proclamer plus grand à ses yeux pour ses refus de s'élever au-dessus de ses concitoyens, qu'il ne l'eût été en montant sur le trône ?"

Le prince de Canino ajoute enfin dans ses Mémoires :

"Profondément affligé de la métamorphose ou plutôt de l'évaporation de ma chère République Consulaire, dont les Parisiens qui rient de tout, quelquefois pour ne pas pleurer, disaient "qu'elle était morte en couches d'un empereur" ou bien, pour varier, "qu'elle était morte "dans l'opération césarienne", je dois dire que sans les douceurs de la vie privée, à laquelle je m'étais voué sans retour, j'aurais infailliblement succombé aux regrets d'une pareille déception. Je fus même pendant quelque temps atteint d'une fièvre intermittente qui donna aux miens d'assez vives inquiétudes. D'un autre côté, le séjour de Rome, où les fièvres sont endémiques, n'était pas très rassurant."

Et malgré tout, Lucien réclame plus d'une fois dans ces pages, le retour des cendres. C'était, je le répète, en 1836, époque à laquelle on parlait déjà beaucoup, surtout en Angleterre, du transport probable du cercueil de Napoléon Ier à Paris. Cet événement se réalisa, comme on sait, en 1840, c'est-à-dire quelques mois après la mort de Lucien Bonaparte. Le prince de Canino devait voir s'évanouir son rêve du retour des cendres comme il avait vu s'évaporer sa conception de République Consulaire.

Je n'ai donné que quelques extraits des Mémoires publiés à Londres et à Bruxelles, mais ils suffisent pour montrer à la fois et que la publication prochaine des Mémoires du prince de Canino, par le lieutenant colonel Jung, n'est pas aussi inédite qu'on veut bien le dire, et, en même temps, que l'édition complète de ces Mémoires, faite par le très érudit écrivain, ne manquera pas d'intéresser le public.

Au reste, tout est inédit, comme le disait Théophile Gautier. On peut tout réimprimer.

Les Hirondelles.

Que de poèmes, d'élégies et de madrigaux—sans oublier les romances—elles ont inspirés, ces charmeuses aux longues ailes noires !

Combien de rêves les ont suivies quand elles s'élançaient jusqu'au fond du ciel; combien de cœurs solitaires, douloureusement séparés, leur ont envié leurs envolements et leur liberté !

Elles sont à la mode, celles que saint François d'Assise appelait : "Sœurs Hirondelles." Notre siècle pratique redevient poète et enfant pour les regarder. Rapides comme l'étincelle, ce sont des dépêches vivantes, qui portent à l'Orient des nouvelles de l'Occident; sombres, avec leurs grandes ailes fines, elles font, en masse, sur le ciel pâle, des mouchetures d'hermine pareilles au blason de Bretagne. Des artistes les groupent sur les castels gothiques. Point de châteaux sans hirondelles. Affolé de mouvement et de changement, l'esprit du jour les chérit plus que la colombe amoureuse et constante.

Caprice ailé, âme tournoyante, flamme qui s'agite au-dessus de nos fronts, tête mignonne où brillent des yeux faits d'un petit morceau d'étoile. Errante, voltigeante et joyeuse, ainsi souvent est l'idole préférée. Ainsi l'injustice de la passion l'emporte vers l'impossible, sans souci du vrai et du réel, elle se jette éperdue dans les songes, suivant l'insaisissable, se brûlant à ce rayon qui vole, appelant cette âme fantasque, cette fleur noire qui s'enfuit, ce sylphe railleur et magique qui, dans des cercles enchantés, ne l'être et se sauve et vent: rester! Cet oiseau semblable à une fusée qui n'a pas de cœur,—c'est trop lourd!—et n'est fait que de deux longues ailes pour disparaître et revenir—pour revenir et disparaître, qui n'a soif que de l'eau des nuages et meurt enfin si on l'enferme !

Trois femmes avaient pris l'hirondelle pour emblème: Mme de Sévigné, avec cette devise spirituellement tendre: Le froid me chasse,—la reine Christine de Suède avec ces mots: Pour chercher mieux. Mme de Staël exilée, écrivant à ses amis de France: Je l'envie (invidio.)

Les éventails de cette année portent une grande hirondelle glissant sur un ciel de moire ou de satin.

Les porte-monnaie à hirondelle disent: l'argent file, et les portefeuilles: l'amour s'envole.

Hier, les sœurs hirondelles ont obéi à leurs lois.

Le matin, par un ciel triste, tandis que flottaient sur la vallée de longs nuages grisâtres tordus comme des écharpes trempées de larmes, les hirondelles sont parties! Au petit jour, serrées les unes contre les autres, poussées par le vent déjà fraîchissant du Nord, elles se sont lancées hardiment dans l'incertain du long voyage.

Et, depuis, la campagne est devenue morose, le ciel est désert et sans voix; les claires eaux des étangs se sont voilées de feuilles mortes pour pleurer les gais ricochets de ces petites ailes qui faisaient voler des gouttes d'argent au clair soleil d'été.

Et j'ai compris que l'automne était là, que là-bas dans le Nord s'amoncelaient déjà les neiges de janvier et que bientôt nous n'aurions plus à cueillir que le chrysanthème, la fleur des veuves et des hivers, et la pâle rose de Noël, ce dernier sourire de l'année !

Petites hirondelles, vous reviendrez du moins. Du moins, vous partez toutes à la fois d'un seul coup d'aile et d'un seul arrachement de cœur. La nature n'a qu'à vous pleurer une fois toutes ensemble. Notre vie, à nous, pauvres humains, se passe au contraire tout entière à pleurer les hirondelles qui nous quittent l'une après l'autre.

On a vingt ans; on aime, on croit; et puis, un beau jour, on s'aperçoit qu'on ne croit plus et qu'on n'est plus aimé. C'est une hirondelle qui part.

On a trente ans, de l'ambition, l'orgueil de se faire un nom; un coup de vent arrive, une révolution survient; c'en est fait. Encore une hirondelle envolée !

On se réveille un jour avec les cheveux gris, le front ridé, la jeunesse est passée; hirondelle adorable que rien ne nous rendra !

Autour de nous tout disparaît successivement, et les âmes aimées nous quittent peu à peu; chères hirondelles du cœur !

Et de départ en départ, toutes les hirondelles s'enfuient devant l'hiver de la vieillesse; ni cage, ni barreaux n'y font; ni larmes, ni regrets n'y peuvent rien. Dieu veut que les hirondelles partent quand le froid arrive.

Nulle ne reste—pas, même la plus chérie, l'hirondelle couleur de rêve, l'hirondelle bleue d'amour—car si, seule parmi ses sœurs, l'homme gardait celle-là, il ne croirait plus à la vieillesse ni à la mort.

Penserait on que l'hiver existe-t-il l'on voyait dans l'azur profond du ciel, malgré la gelée d'un matin de janvier, voler une seule hirondelle.

Le langage des mouches.

Jusqu'à ce jour, dit le docteur Barré, tout en rendant justice à leur ardeur pour le travail, à leur industrie, à leur génie, nous leur disions: quel malheur que les insectes ne soient pas doués de la parole !

Il paraît que nous nous trompions: Un Anglais vient de prouver que les mouches ont un langage particulier; non pas le langage par signes, qui consiste, pour les fourmis, par exemple à frotter leurs antennes contre le corselet de leurs compagnes, pour leur faire part des ordres donnés ou du danger qui les menace, mais bien un langage parlé qui les a fait admirablement se comprendre entre elles.

Ces mouches n'ont pas, comme nous qui nous donnons avec tant de fatuité l'épithète de roi de l'univers, l'ennui d'avoir plusieurs langues à apprendre et à parler; en un mot, il n'y a parmi elles ni mouches anglaises, ni françaises, ni russes, ni espagnoles, ni allemandes, ni ottomanes, ni auvergnates. Non ! elles ont, paraît-il, une langue universelle qui leur permet de se comprendre, fussent-elles aux Antipodes.—Heureuses mouches !

L'appareil employé par notre anglais pour cette découverte, fut le microphone. De même que le microscope grossit à nos yeux, le spore le plus infime ou le plus invisible des puces, de même le microphone a pour but de rendre sensibles à nos oreilles les sons les plus imperceptibles.

Une mouche fut placée sur l'instrument, et, pendant le temps de l'expérience, des bruits divers furent entendus; ces bruits du bourdonnement des ailes, ressemblaient, nous dit l'expérimentateur, aux hennissements d'un cheval dans le lointain. Heureusement que ces sons ne peuvent être perçus par nos oreilles, sans cela nos appartements seraient absolument inhabitables l'été.

Si cette découverte est poussée plus loin, vous verrez que dans un avenir plus ou moins éloigné, on finira par sténographier le langage des mouches et qu'on vous apprendra ce que ces hyménoptères disent dans leurs réunions publiques et leurs assemblées politiques. Nous finirons par lire dans certains journaux le compte-rendu de leurs débats judiciaires et ce qu'elles pensent de nous, lorsque nous nous permettons de leur faire la guerre ou de les détruire.

Dentistes

FREDERIC SAHUQUE & FILS ont l'honneur d'annoncer à leur nombreuse clientèle qu'ils ont transféré leur domicile, rue Royale 111, en face de l'Hôtel St-Louis. 8oct—1an—Dim.Mer.Ven.

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

AVIS.
LE Dr GEORGE P. MALONEY informe respectueusement ses nombreux amis et clients qu'il n'a pas de succursale en cette ville, mais qu'ils peuvent le trouver à toute heure à son quartier-général qu'il occupe depuis nombre d'années.
N.B.—Les opérations dentaires de première classe, comprenant toutes les dernières améliorations de l'art, sont exécutées à moitié des prix généralement demandés. Tous les anesthésiques sûrs en usage par la profession de médecine sont administrés pour l'extraction des dents. Afin d'être agréable aux personnes ayant besoin de travaux dentaires mécaniques faits en peu de temps, je me suis assuré les services d'un des professeurs les plus compétents dans la profession au Sud, pour m'aider.
Respectueusement,
GEORGE P. MALONEY, D. D. S.
Nlle-Orléans, salons, 150 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne. 12 sept—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 --- Esplanade --- 180
Près Remparts.
5mai—1an D Me V

Le docteur C. B. White, pendant nombre d'années, du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane dit: "Ce CORN HUSK TIP est le seul bout pour la bouche qui ait jamais été inventé."

MARQUES.
Little Brown Jug,
La Belle Périque,
Pocahontas.
My Uncle Toby,
Pelican,
A vendre par tous les marchands.
BOYEE & ADAMS, Fabricants,
79 & 81 rue Gravier, Nlle-Orléans.
21 juil—

COMPAGNIE D'ASSURANCE —DU— CROISSANT,
(CRESCENT INSURANCE CO.)
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS,
Organisée en 1849. Réorganisée en 1860.
CAPITAL EN ARGENT....$400,000
Sollicite des Risques d'incendie, de Rivière et de Marine.
W. R. LYMAN........Président.
S. B. NEWMAN........Vice-Président.
CHAS. E. RICE........Secrétaire.
Directeurs:

Samuel B. Newman	Samuel H. Kennedy,
Thomas A. Adams,	Victor Meyer,
Joseph Bowling,	Edward J. Gay,
A. Horschheim,	Alf. Moulton,
Geo W. Sentell,	Wm. R. Conger,
P. R. Mortimer,	John M. Parker
Reuben G. Bush	George Martin,
Edward Halle,	Harry L. Flash,
W. W. Swain,	J. J. Mc'n,
A. H. Steward,	Louis Delery,
U. Marinoni,	Louis Pradat,
Thos. H. Dolson,	Charles Newman,
B. F. Grigsby,	S C Conlon,
Wm A. Phelps,	John Calder,
Ferd. Marks,	Wm. R. Lyman.
R. H. Adams	10 juil—1 an V&D.

BODLEY BROTHERS
Ont l'assortiment le plus complet de wagons à 1 cheval, charrettes à cannes à 2 et 4 chevaux, charrettes à bagues, de pont légers, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour ferme, petites charrettes de toutes dimensions, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et nos ferrements destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués chez nous à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 18 et 20 rue Union.
Sand 1881—1an

Mme BONOMO, sage-femme, et mère pour dames, 140 St Louis et 161 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies de femme et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, calme la douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public. 16 déc -1 an

S. N. PIKE'S *Magnolia* WHISKEY Cincinnati OHIO.

LE CLICHE CI-DESSUS EST LE MARQUE DU VERITABLE ET CELEBRE PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
déposé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
Toutes les PREMIERES MAISONS de gros et Bouverie se vendent à la Nlle-Orléans.
déc 30 1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
PEREIRE, Delaplane, mercredi, 19 octobre.
LABRADOR, Jouclа, mercredi, 26 octobre.
AMERIQUE, Santelli, mercredi, 2 nov.
Prix du passage pour le Havre. Première cabine (vin compris)...$100 et $120
Deuxième classe...$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieurs, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent
Galerie Cour, lettre H, Nouvelle-Orléans.
4mai—1an
Service entre Marseille et la Nouvelle-Orléans via Havane et Vera Cruz, avec retour direct sur le Havre.
Ce service mensuel sera desservi par les paquebots ci-après:
FLACHAT........Capt. Lahuby
LE CHATELIER........Lapérière
ALEXANDRE BIXIO........Prade
FOURNEL........Ermelin
partant de Marseille le 20 de chaque mois et de la Nouvelle-Orléans vers le 18.
Pour fret, s'adresser à
L. GRAND, Agent,
Lettre H. Cour Gallier.

Pour Gênes directement.
Le vapeur transatlantique italien
ATLANTICO,
Capt. Maggine.
Ayant de magnifiques aménagements, partira pour le dit port vers le 1er novembre prochain.
Pour montant de fret et prix de passage, s'adresser à
GILBERT H. GREEN & CO.,
18 oct—13f 180 rue Commune.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.
LES steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD recommenceront leur service à l'automne prochain, comme suit:

	Pour Brême.	Pour Nlle-Orléans
Kronprinz	23 oct. direct.	Vers le—
Hohenzollern	5 oct.	Vers le—
Kaiser	26 oct.	Vers le—
Kronprinz	16 nov.	Vers le—
Hohenzollern	14 déc.	Vers le—

PRIX DU PASSAGE;
De Brême, Southampton ou le Hâvre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Chambre...$150 | Entrepont...$38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Hâvre et Brême:
Chambre...$150 | Entrepont...$45.
De la Nouvelle-Orléans à la Havane;
Chambre...$60 | Entrepont...$15.
Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.
Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.
N. B. Notre agent pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à délivrer des passages d'entrepont, aux conditions ci-dessus.
Ent. Galveston........$44 00
Ent. Indianola........47 50
La Compagnie se réserve le droit de changer la liste des steamers, leurs jours de départs annoncés et les prix de passage.
Les Agents vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre à la Nouvelle-Orléans.
Aussi de et pour New York et des ports européens ci-dessus.
Pour plus de détails, s'adresser à
Ed. F. STOCKMEYER & CO., Agents.
12 oct— No. 45 de la rue de l'Union

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI, 26 oct, à 8 h. A. M
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
HUDSON,
Capt. H. R. Freeman.
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. Cent.
Passage—Cabine........$40
Entrepont........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, Oct. 26 at 8 A. M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
HUDSON,
H. R. Freeman, commander,
will leave her warf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage........$40
Steerage........20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

LIVERPOOL and LONDON and GLOBE INSURANCE COMPANY.
Département du Sud.
Bureau: coin Carondelet et Gravier.
Le capital de cette Compagnie est de DIX MILLIONS DE DOLLARS, auquel doit s'ajouter la responsabilité illimitée des propriétaires.
Actif provenant des incendies, à l'exclusion du capital payé.$ 9,881,426 21
Capital payé........1,228,200 00
Total de l'actif........$11,109,626 21
Montant réservé pour couvrir les réassurances et les pertes restantes........2,944,358 22
Excédant pour les porteurs de police........$ 7,165,267 9
Pertes par l'incendie de Chicago, en 1871........$3,239,091
Pertes par l'incendie de Boston, en 1872........1,430,769
On sollicite des assurances pour risques de toutes sortes. Le Bureau des Directeurs, est pleinement autorisé à régler et payer toutes les pertes survenant en cette ville, ce qui place la Compagnie sur un pied d'égalité avec les compagnies locales, opérant en vertu de chartes conférées par les lois de l'Etat
Bureau de Directeurs.
J. F. SCHRODER, Esq., Chairman, de la maison L. Christ & Co.
NEWTON BUCKNER, Esq., de la maison Buckner & Co.
PERRY NUGENT, Esq., de la maison Nugent & Lallande.
PETER ANDERSON, Esq., de la maison Anderson & Simpson.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident
JULES P. ROUX, Assistant Secrétaire Résident.
Nlle-Orléans, 20 octobre 1880. 24 oct—1an

CHEMINS DE FER

Star and Crescent Route.
VOIE FERRÉE
—ENTRE—
La Nlle-Orléans et Houston,
—COMPOSEE—
DU CHEMIN DE FER MORGAN LOUISIANE ET TEXAS, CHEMIN DE FER DE L'OUEST DE LA LOUISIANE, CHEMIN DE FER DU TEXAS ET DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

DEPARTS.	ARRIVEES.
Nlle Orléans à (midi) 12	A Houston 6:50 A. M
Houston ...6:30 P. M.	Nlle-Orléans 4:25 P. M

Chars dortoirs entre la Nlle-Orléans et San Antonio.
Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de l'endroit. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 23 HEURES. Billets à vendre et chars dortoirs à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magasin et Natchez.
C. A. WHITNEY & CIE., Directeurs.
11mai—1an

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.
AUCUN CHANGEMENT JUSQU'A NASHVILLE, LOUISVILLE LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLUMBUS O. ET ST LOUIS
TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Départ.	Arrivée.
Express	7:02 a. m.	10:02 p. m.
Coast accommodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Malle rapide	5.00 p. m.	10:03 a. m.

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.
Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.
C. P. ATMORE, Agent général pour les passagers;
J. H. SMITH, Agent pour les billets;
J. T. HARAHAN, Surintendant.
12 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.
THROUGH WITHOUT CHANGE TO NASHVILLE, LOUISVILLE, LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLUMBUS O. AND ST. LOUIS.
ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW-ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	7:02 a. m.	10:02 p. m.
Coast Accomodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Fast Mail	5:00 p. m.	10:03 a. m.

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.
Ticket office, corner St Charles and Common streets, J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.
C. P. ATMORE, General Passenger Agent;
J. H. SMITH, Ticket Agent;
J. T. HARAHAN, Superintendent.
12 mai—

Chemin de Fer Pontchartrain.
Dépôt à l'extrémité de la rue du Canal.
Station à l'extrémité de la rue des Champs-Elysées, près la levée. 3me District.
Excursions au Lac, aller et retour le même jour 15 cts, pour les enfants au dessous de douze ans, 10 cts.
Prix du trajet jusqu'à Gentilly, aller et retour, 15 cts.
Les convois partiront du pied de la rue du Canal à 4:27 a. m.; 9:32 a. m.; 1 p. m.; 4:02 p. m.; 6 p. m.
Ils partiront de Milneburg à 5:02 a. m.; 8:15 a. m.; 11.00 a. m.; 3:22 p. m.; 5:12 p. m.; 7:12 p. m.
Le train partant de Milneburg à 5:02 a. m. va seulement jusqu'à la jonction Pontchartrain. A son retour il quitte la jonction Pontchartrain à 6:00 a. m.
Les départs se feront d'après les heures de la ville.
17 fév— J. T. HARAHAN, Président

Great Jackson Route.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
The Standard gauge trunk line between the North and the South.
The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of tracks.
ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
The ONLY DIRECT ROUTE to ST. LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.
DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1. 7:40 A. M	Mail No 2. 7:15 A. M.
Mail No 3. 5.00 P. M	Express No 4. 11:15 A. M
Mixed No 13. 12:00 M	Mixed No 14. 9:00 P. M

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily—Nos 13 and 14 daily, except Sunday.
Ticket office, 22 Camp street, corner Common;
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Acting Gen. Pass. Agent.

Grande Route de Jackson.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE LE NORD ET LE SUD.
L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changement de tracks.
UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES DE L'EST.
L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST. LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.
DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DEPART	ARRIVEE
Express No 1. 7:40 A. M	Malle No 2. 7:15 A. M.
Malle No 3. 5:00 P. M	Expr No 4. 11:15 A. M.
Mixed No 13. 12:00 M	Mixed No 14. 9:00 P. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 13 et 14 partent tous les jours, excepté le dimanche.
Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Agis't Agent Gén. des Pass.

GRAND CHEMIN DE FER
Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira du pied de la rue des Champs-Elysées tous les jours, à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 35 A. M.
Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.
Les taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et la Têche, au-delà de Morgan City, est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points doivent être faits, avant l'expédition avec Mme A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui y expédieront par ce chemin de fer.
Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.
Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner.
GEO. PANDELY, Surintendant.
Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magasin.
Il ne sera point reçu de fret après 3 heures.
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodaux, allant à Thibodaux et Houma.

J. B. JUNQUA,
Nos. 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, près Decatur, Nouvelle-Orléans.
NEGOCIANT-COMMISSIONNAIRE et IMPORTATEUR DE
Eaux-de-Vie, Vins, Conserves, Huiles
ET LIQUEURS ETRANGERES.
Seul agent pour la vente du célèbre COGNAC FINE CHAMPAGNE de Henri Mounier et fabricant
D'Eau de Seltz, d'Eaux Minérales et de Sirops de Fruits de choix.
1er sept—6m

WASHBURN,
Salons de Photographie et Galerie d'Art
109 RUE DU CANAL, NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Le plus grand et le plus bel établissement de Photographie des Etats Unis. Une invitation cordiale est faite au public pour le venir visiter. Le travail exécuté en cet établissement est supérieur à tout ce qui se fait au Sud et égal sous tous les rapports à celui des célèbres galeries de New York, Paris et Berlin. Un studio additionnel récemment érigé sur le toit de notre bâtisse, nous met à même de remplir les ordres de copier ou d'agrandir les portraits dans de brefs délais. Les peintres de portraits peuvent avoir l'usage de notre Grand Camera Argent, pour faire des croquis ou des dessins.
AGRANDISSEMENTS FAITS POUR LE COMMERCE.
PRIX TRÈS MODÉRES.
WASHBURN,
12juin— Artiste Photographe—109 rue du Canal, N. O.

PHARMACIE DUCONGE.
30........RUE DE CHARTRES........30
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie et favorablement connue un assortiment complet de MEDICAMENTS PATENTES, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qui se trouve généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complétée dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willcox's Dysentery Remedy. 1 sept 81—1 an

VAPEURS.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine,
J. S. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Partant pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St. Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail road au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

LAFOURCHE.
3 fois par semaine pour DONALDSONVILLE, Partant le MARDI à 11 a. m., et JEUDI et SAMEDI à 12 m.
Pour DONALDSONVILLE et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau neuf et élégant à passagers. (roues à arrière)
ASSUMPTION
P. A. Charlet, capt. M. H. Landry, commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte chaque MERCREDI, VENDREDI et DIMANCHE au point du jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à E. RIVET, No 105 rue Decatur.
20 oct—

Ligne semi-hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville Lafourche et Laurel Valley.
Part tous les MARDIS et SAMEDIS, à 5 P. M., faisant des atterrissages tout le long de la côte (les mardis allant jusqu'à Laurel Valley.
Le beau bateau à vapeur
STE-MARIE.
MAX BLANCHARD, maître.
J. P. McELROY, commis.
Part régulièrement comme il est indiqué plus haut. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. R. GREATHOUSE, 104 rue Baronne
13 oct—3m

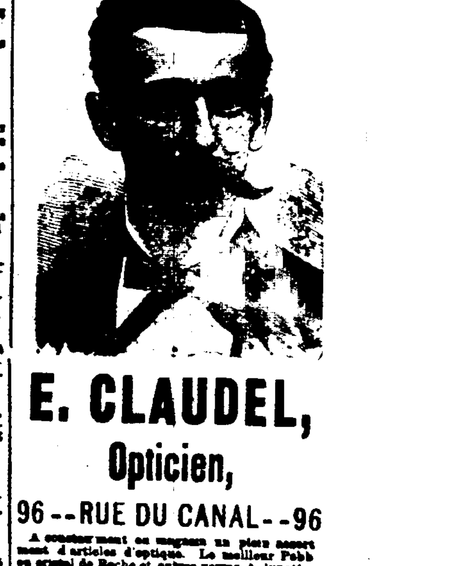
Mandeville et Covington.
STEAMER DE LA MALLE DES ETATS-UNIS
NEW CAMELIA.
Arrangement d'été, commençant le 1er mai 1881
Laissera Milneburg à l'arrivée des trains du Mobile Passenger Depot, à la tête de la rue Canal.
TRAINS.
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing...1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing....4 p. m.
EXCURSIONS:
Mercredis pour Mandeville et Old Landing........8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing........7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville........6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville........6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis........5 a. m.
Laissera Old Landing, mardis et vendredis........6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche........2 p. m.
Passage, chaque voyage, $1. Pour les jours d'excursion, aller et retour, $1. Enfants, moitié prix.
Fret reçu tous les jours au dépôt de Louisville & Nashville à la tête de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent,
27 oct— 33 rue Carondelet.

Santé c'est Fortune!
TRAITEMENT DU Dr. E. C. WEST pour les nerfs et le cerveau: un spécifique pour l'Hystérie, le Torpeur, les Convulsions, les Migraines nerveuses, Affaiblissements des facultés intellectuelles, Perte de mémoire, Spermatorrhée, Impotence, Emissions involontaires, Vieillesse prématurée causée par un excès de travail, Abus de soi-même, Excès qui amènent à la misère, à la débilité et à la mort. Une boîte guérira tout cas récent. Chaque boîte contient le traitement d'un mois. Une piastre la boîte ou six boîtes pour cinq piastres; envoi transmis par la malle, payé d'avance sur reçu du prix. Nous garantissons six boîtes pour guérir tout cas. A chaque commande reçue par nous pour six boîtes, faisant commande de la somme de cinq piastres, nous enverrons une garantie écrite de vous rembourser l'argent si le traitement ne résulte pas en la cure promise. Garanties données par F. FREDERICKSON, droguiste en gros et au détail, 139 rue du Canal, Nlle-Orléans, Lne. Les ordres transmis par la malle seront promptement exécutés.
8 avril 1an—Dim. Mar Jeu

COMPAGNIE D'ASSURANCES —DES— Factors & Traders.
40........RUE CARONDELET........40
Capital payé........$1,000,000
ED. A. PALFREY........Président
JOHN CHAFFE........Vice-Président
THOMAS F. WALKER........Secrétaire
Polices émises couvrant les risques d'incendie, de rivière et de marine, aux plus bas prix du tarif.
DIRECTEURS

John I. Noble,	L. C. Jurey,
John Chaffe,	Wm. Hartwell,
Richard Milliken,	C. J. Leeds,
Samuel Friedlander,	A. M. Bickham,
R. M. Walmsley,	Louis Bush,
A. H. May,	A. Brittin,
T. Lytt. Lyon,	G. W. Sentell,
Samuel H. Boyd,	Wm. Cunningham,
William J. Behan,	John I. Adams,
B. F. Eshleman,	R. T. Buckner,
Charles Chaffe,	Henry Abraham,
A. T. Janin,	Charles E. Black,
William A. Gwyn.	

1er sept—



E. CLAUDEL,
Opticien,
96--RUE DU CANAL--96
A constamment en magasin un plein assortiment d'articles d'optique. Le meilleur Pebble en cristal de Roche et autres verres à lunettes, jumelles d'opéra, jumelles de marine et de campagne, lunettes à longue vue. Hydromètres, thermomètres (pèse sirop, pèse vin de canne) Pipettes, C. C. Mètres, batteries électriques et galvaniques thermomètres (toutes sortes) baromètres, balances et chaînes d'ingénieur, instruments pour dessin; papier pour dessiner et tracer, etc.
Lunettes et binocles scientifiquement adaptés aux défauts de la vue.
Attention particulière est donnée aux lunettes et aux binocles pour qu'ils conviennent au physionomie, ce qui assure une application et un usage faciles.
Toujours en magasin, des thermomètres à sucre de tous les genres, fabriqué et réparé sur commande
Tous les instruments dans cette ligne d'affaires réparés avec soin et promptitude.
Catalogues illustrés contenant des notions utiles sur la vue, envoyés gratuitement à toute adresse indiquée. 6oct—

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17........RUE BARONNE........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

PRETS D'ARGENT.
Les personnes désirant emprunter de l'argent sur des DIAMANTS, MONTRES, BIJOUTERIE de tout genre, PIANOS, MEUBLES, GLACES, etc., etc., trouveront avantageux de s'adresser au "HART'S LOAN OFFICE", rue Baronne, 43, vis-à-vis du Bureau de la Compagnie du Gaz, le plus vieil établissement de ce genre en ville, fondé depuis 1838. Possédant de vastes capitaux, le propriétaire peut garder les gages un an sans les déclarer forfaits et offrir des avantages spéciaux dans les cas de prêts au cadeau. 9 fév 1an

LA MERVEILLE DU MONDE!
Le Destructeur de Vermine
DU PROF. HERMAN,
Renommé dans le monde entier,
qui est reconnu comme étant bien supérieur à tout ce qui a été découvert jusqu'ici pour tuer les rats, les souris, les insectes sur les volailles, les fourmis, punaises, puces et mites, les insectes sur les plantes, les mites dans les fourrures, tiques ou gales sur les moutons, chevaux, bestiaux, etc. Il a été fait usage avec grand succès de cette composition contre les insectes qui attaquent les plantes.
A VENDRE, UN PAQUET POUR 25c, OU SIX POUR $1.25.
La poudre est libre de toute odeur désagréable et se conserve dans tout climat. On peut la répandre partout sans danger; elle ne fait de mal ni aux chats ni aux chiens, qui d'ailleurs ne la mangent pas. La façon d'en faire usage est indiquée sur les paquets.
Cette découverte a valu au prof. Herman une médaille d'argent aux expositions entre colonies à Victoria, en Australie. Fabrique Gravel Lane, Houndsditch, Londres, Angleterre.
F. FREDERICKSON,
Importateur et marchand de drogues en gros et en détail, 129 rue du Canal, Bâtisse Touro, Nlle-Orléans, seul agent en Louisiane.
—1an

ANT. CARRIERE, R. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No. 34 RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS.
QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
GROCERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest,
AUX MAGASINS BLEUS,
Coin Vieille-Levée et Bienville.
19juil—1an. Nlle Orléans.

FEUILLETON.

Commencé le 30 août 1881.

SANS FAMILLE.

—PAR—

HECTOR MALOT.

Cependant avant de faire en voiture la route de Paris à Dreuzy, il fallut faire à pied celle de Dreuzy à Paris; et sans Mattia je n'aurais eu d'autre souci que d'allonger les étapes, me contentant de gagner le strict nécessaire pour notre vie de chaque jour; à quoi bon prendre de la peine maintenant, nous n'avions plus ni vache, ni poupée à acheter, et pourvu que nous eussions notre pain quotidien, ce n'était pas à moi à porter de l'argent à mes parents.

Mais Mattia ne se laissait pas toucher par les raisons que je lui donnais pour justifier mon opinion.

—Gagnons ce que nous pouvons gagner, disait-il et m'obligeant à prendre ma harpe. Qui sait si nous trouverons Barberin tout de suite ?

—Si nous ne le trouvons pas à midi, nous le trouverons à deux heures; la rue Mouffetard n'est pas si longue.

—Et s'il ne demeure plus rue Mouffetard ?

—Nous irons là où il demeure.

—Et s'il est retourné à Chavanon; il faudra lui écrire, attendre sa réponse; pendant ce temps-là, de quoi vivrons-nous, si nous n'avons rien dans nos poches ? On dirait vraiment que tu ne connais point Paris. Tu as donc oublié les carrières de Gentilly ?

—Non.

—Eh bien, moi, je n'ai pas non plus oublié le mur de l'église Saint-Médard, contre lequel je me suis appuyé pour ne pas tomber quand je mourais de faim. Je ne veux pas avoir faim à Paris.

—Nous dînerons mieux en arrivant chez mes parents.

—Ce n'est pas parce que j'ai bien déjeuné que je ne dîne pas; mais quand je n'ai ni déjeuné ni dîné je ne suis pas à mon aise et je n'aime pas ça; travaillons donc comme si nous avions une vache à acheter pour tes parents.

C'était là un conseil plein de sagesse; j'avoue cependant que je ne chantai plus comme lorsqu'il s'agissait de gagner des sous pour la vache de la mère Barberin ou pour la poupée de Lise.

—Comme tu seras paresseux quand tu seras riche ! disait Mattia.

A partir de Corbeil, nous retrouvâmes la route que nous avions suivie six mois auparavant quand nous avions quitté Paris pour aller à Chavanon, et avant d'arriver à Villejuif, nous entrâmes dans la ferme où nous avions donné le premier concert de notre association en faisant danser une noce. Le marié et la mariée nous reconnurent et ils voulurent que nous les fissions danser encore. On nous donna à souper et à coucher.

Ce fut de là que nous partîmes le lendemain matin pour faire notre rentrée dans Paris: il y avait juste six mois et quatorze jours que nous en étions sortis.

Mais la journée du retour ne ressemblait guère à celle du départ: le temps était gris et froid; plus de soleil au ciel, plus de fleurs, plus de verdure sur les bas-côtés de la route; le soleil d'été avait accompli son œuvre, puis étaient venus les premiers brouillards de l'automne; ce n'était plus des fleurs de giroflées qui du haut des murs nous tombaient maintenant sur la tête, c'étaient des feuilles desséchées qui se détachaient des arbres jaunis.

Mais qu'importait la tristesse du temps! nous avions en nous une joie intérieure qui n'avait pas besoin d'excitation étrangère.

Quand je dis nous, cela n'est pas exact, c'était en moi qu'il y avait de la joie, et en moi seul.

Pour Mattia, à mesure que nous approchions de Paris, il était de plus en plus mélancolique, et souvent il marchait durant des heures entières sans m'adresser la parole.

Jamais il ne m'avait dit la cause de cette tristesse, et moi, m'imaginant qu'elle tenait uniquement à ses craintes de séparation, je n'avais pas voulu lui répéter ce que je lui avais expliqué plusieurs fois: c'est-à-dire que mes parents ne pouvaient pas avoir la pensée de nous séparer.

Ce fut seulement quand nous nous arrêtâmes pour déjeuner, avant d'arriver aux fortifications, que, tout en mangeant son pain, assis sur une pierre, il me dit ce qui le préoccupait si fort.

—Sais-tu à qui je pense au moment d'entrer à Paris ?

—A qui ?

—Oui à qui; c'est à Garofoli. S'il était sorti de prison ? Quand on m'a dit qu'il était en prison, je n'ai pas eu l'idée de demander pour combien de temps; il peut donc être en liberté, maintenant, et revenu dans son logement de la rue de Lourcine. C'est rue Mouffetard que nous devons chercher Barberin, c'est-à-dire dans le quartier même de Garofoli, à sa porte. Que se passera-t-il si par hasard il nous rencontre ? il est mon maître, il est mon oncle. Il peut donc me reprendre avec lui, sans qu'il me soit possible de lui échapper. Tu avais peur de retomber sous la main de Barberin, tu sens combien j'ai peur de retomber sous celle de Garofoli. Oh ! ma pauvre tête ! Et puis la tête ce ne sera rien encore à côté de la séparation; nous ne pourrions plus nous voir; et cette séparation par ma famille, serait autrement terrible que par la tienne. Certainement Garofoli voudrait te prendre avec lui et donner l'instruction qu'il offre à ses élèves avec accompagnement de fouet; mais toi, tu ne voudrais pas venir, et moi je ne voudrais pas de ta compagnie. Tu n'as jamais été battu, toi !

L'esprit emporté par mon espérance, je n'avais pas pensé à Garofoli; mais tout ce que Mattia venait de me dire était possible et je n'avais pas besoin d'explication pour comprendre à quel danger nous étions exposés.

—Que veux-tu ? lui demandai-je, veux-tu ne pas entrer dans Paris?

—Je crois que si je n'allais pas dans la rue Mouffetard, ce serait assez pour échapper à la mauvaise chance de rencontrer Garofoli.

—Eh bien, ne viens pas rue Mouffetard, j'irai seul; et nous nous retrouverons quelque part ce soir, à 7 heures.

L'endroit convenu entre Mattia et moi pour nous retrouver fut le bout du pont de l'Archevêché, du côté du chevet de Notre-Dame; et les choses ainsi arrangées nous nous remîmes en route pour entrer dans Paris.

Arrivés à la place d'Italie nous nous séparâmes, émus tous deux comme si nous ne devions plus nous revoir, et tandis que Mattia et Capi descendaient vers le Jardin des Plantes, je me dirigeai vers la rue Mouffetard, qui n'était qu'à une courte distance.

C'était la première fois depuis six mois que je me trouvais seul sans Mattia, sans Capi près de moi, et dans ce grand Paris, cela me produisait une pénible sensation.

Mais je ne devais pas me laisser abattre par ce sentiment: n'allais-je pas retrouver Barberin, et par lui ma famille ?

J'avais écrit sur un papier les noms et les adresses des logeurs chez lesquels je devais trouver Barberin; mais cela avait été une précaution superflue; je n'avais oublié ni ces noms ni ces adresses, et je n'eus pas besoin de consulter mon papier: Pajot, Barrabaud et Chopinet.

Ce fut Pajot que je rencontrai le premier sur mon chemin en descendant la rue Mouffetard. J'entrai assez bravement dans une gargote qui occupait le rez-de-chaussée d'une maison meublée; mais ce fut d'une voix tremblante que je demandai Barberin.

—Qu'est-ce que c'est que Barberin ?

—Barberin de Chavanon.

Et je fis le portrait de Barberin, ou tout au moins du Barberin que j'avais vu quand il était revenu de Paris: visage rude, air dur, la tête inclinée sur l'épaule droite.

—Nous n'avons pas ça ! connais pas !

Je remerciai et j'allai un peu plus loin chez Barrabaud; celui-là, à la profession de logeur en garni joignait celle de fruitier.

Je posai de nouveau ma question.

Tout d'abord j'eus du mal à me faire écouter; le mari et la femme étaient occupés, l'un à servir une pâtée verte, qu'il coupait avec une sorte de truelle et qui, disait-il, était des épinards; l'autre était en discussion avec une pratique pour un sou rendu en moins. Enfin ayant répété trois fois ma demande, j'obtins une réponse.

—Ah ! oui, Barberin.... Nous avons eu ça dans les temps; il y a au moins quatre ans.

—Cinq, dit la femme, même qu'il nous doit une semaine; où est-il, ce coquin-là ?

C'était justement ce que je demandais. Je sortis désappointé et jusqu'à un certain point inquiet : je n'avais plus que Chopinet; à qui m'adresser, si celui-là ne savait rien ? où chercher Barberin ?

Comme Pajot, Chopinet était restaurateur, et lorsque j'entrai dans la salle où il faisait la cuisine et où il donnait à manger, plusieurs personnes étaient attablées.

J'adressai mes questions à Chopinet lui-même qui, une cuiller à la main, était en train de tremper des soupes à ses pratiques.

—Barberin, me répondit-il, il n'est plus ici.

—Et où est-il ? demandai-je en tremblant.

—Ah ! je ne sais pas.

J'eus un éblouissement; il me sembla que les casseroles dansaient sur le fourneau.

—Où puis-je chercher ? dis-je.

—Il n'a pas laissé son adresse.

Ma figure trahit sans doute ma déception d'une façon éloquente et touchante, car l'un des hommes qui mangeaient à une table placée près du fourneau, m'interpella.

—Qu'est-ce que tu lui veux, à Barberin ? me demanda-t-il.

Il m'était impossible de répondre franchement et de raconter mon histoire.

—Je viens du pays, son pays, Chavanon, et je viens lui donner des nouvelles de sa femme; elle m'avait dit que je le trouverais ici.

—Si vous savez où est Barberin, dit le maître d'hôtel en s'adressant à celui qui m'avait interrogé, vous pouvez le dire à ce garçon qui ne lui veut pas de mal, bien sûr, n'est-ce pas, garçon ?

—Oh ! non, monsieur !

L'espoir me revint.

—Barberin doit loger maintenant à l'hôtel du Cantal, passage d'Austerlitz; il y était il y a trois semaines.

Je remerciai et sortis, mais avant d'aller au passage d'Austerlitz qui, je le pensais, était au bout du pont d'Austerlitz, je voulus avoir des nouvelles de Garofoli pour les porter à Mattia.

J'étais précisément tout près de la rue de Lourcine; je n'eus que quelques pas à faire pour trouver la maison où j'étais venu avec Vitalis : comme le jour où nous nous étions présentés pour la première fois, un vieux bonhomme, le même vieux bonhomme, accrochait des chiffons contre la muraille verdâtre de la cour; c'était à croire qu'il n'avait fait que cela depuis que je l'avais vu.

—Est-ce que M. Garofoli est revenu? demandai-je.

Le vieux bonhomme me regarda et se mit à tousser sans me répondre : il me sembla que je devais laisser comprendre que je savais où était Garofoli, sans quoi je n'obtiendrais rien de ce vieux chiffonnier.

—Il est toujours là bas ? dis-je en prenant un air fin, il doit s'ennuyer.

—Possible, mais le temps passe tout de même.

—Peut-être pas aussi vite pour lui que pour nous.

Le bonhomme voulut bien rire de cette plaisanterie, ce qui lui donna une terrible quinte.

—Est-ce que vous savez quand il doit revenir ? dis-je lorsque la toux fut apaisée.

—Trois mois.

Garofoli en prison pour trois mois encore, Mattia pouvait respirer; car avant trois mois mes parents auraient bien trouvé le moyen de mettre le terrible *padrone* dans l'impossibilité de rien entreprendre contre son neveu.

Si j'avais eu un moment d'émotion cruelle chez Chopinet, l'espérance maintenant m'était revenue; j'allais trouver Barberin à l'hôtel du Cantal.

Sans plus tarder je me dirigeai vers le passage d'Austerlitz, plein d'espérance et de joie et par suite de ces sentiments si doux, tout disposé à l'indulgence pour Barberin.

Après tout, il n'était peut-être pas aussi méchant qu'il en avait l'air : sans lui je serais très probablement mort de froid et de faim dans l'avenue de Breteuil; il est vrai qu'il m'avait enlevé à mère Barberin pour me vendre à Vitalis, mais il ne me connaissait pas, et dès lors il ne pouvait pas avoir de l'amitié pour un enfant qu'il n'avait pas vu, et puis il était poussé par la misère, qui fait faire tant de mauvaises choses. Présentement il me cherchait, il s'occupait de moi, et si je retrouvais mes parents, c'était à lui que je le devais: cela méritait mieux que la répulsion que je nourrissais contre lui depuis le jour où j'avais quitté Chavanon, le poignet pris dans la main de Vitalis. Envers lui aussi je devrais me montrer reconnaissant : si ce n'était point un devoir d'affection et de tendresse comme pour mère Barberin, en tout cas c'en était un de conscience.

En traversant le Jardin des Plantes, la distance n'est pas longue de la rue de Lourcine au passage d'Austerlitz, je ne tardai pas à arriver devant l'hôtel du Cantal, qui n'avait d'un hôtel que le nom, étant en réalité un misérable garni. Il était tenu par une vieille femme à la tête tremblante et à moitié sourde.

Lorsque je lui eus adressé ma question ordinaire, elle mit sa main en cornet derrière son oreille et elle me pria de répéter ce que je venais de lui demander.

—J'ai l'ouïe un peu dure, dit-elle à voix basse.

—Je voudrais voir Barberin, Barberin de Chavanon, il loge chez vous, n'est-ce pas ?

Sans me répondre elle leva ses deux bras en l'air par un mouvement si brusque que son chat endormi sur elle sauta à terre épouvanté.

—Hélas ! hélas ! dit-elle.

Puis me regardant avec un tremblement de tête plus fort :

—Seriez-vous le garçon ? demanda-t-elle.

—Quel garçon ?

—Celui qu'il cherchait.

Qu'il cherchait. En entendant ce mot, j'eus le cœur serré.

—Barberin ! m'écriai-je.

—Défunt, c'est défunt Barberin qu'il faut dire.

Je m'appuyai sur ma harpe.

—Il est donc mort ? dis-je en criant assez haut pour me faire entendre, mais d'une voix que l'émotion rendait rauque.

—Il y a huit jours, à l'hôpital Saint-Antoine.

Je restai anéanti; mort Barberin et ma famille, comment la trouver maintenant, où la chercher ?

—Alors vous êtes le garçon ? continua la vieille femme, celui qu'il cherchait pour rendre à sa riche famille ?

L'espérance me revint, je me cramponnai à cette parole :

—Vous savez ?.... dis-je.

—Je sais ce qu'il racontait, ce pauvre homme: qu'il avait trouvé et élevé un enfant, que maintenant la famille qui avait perdu cet enfant, dans le temps, voulait le reprendre, et que lui il était à Paris pour le chercher.

—Mais la famille ? demandai-je d'une voix haletante, ma famille ?

—Pour lors, c'est donc bien vous le garçon ? ah ! c'est vous, c'est bien vous !

Et tout en branlant la tête, elle me regarda en me dévisageant.

Mais je l'arrachai à son examen.

—Je vous en prie, madame, dites-moi ce que vous savez.

—Mais je ne sais pas autre chose que ce que je viens de vous raconter, mon garçon, je veux dire mon jeune monsieur.

—Ce que Barberin vous a dit, qui se rapporte à ma famille ? Vous voyez mon émotion, madame, mon trouble, mes angoisses.

Sans me répondre elle leva de nouveau les bras au ciel :

—En v'là une histoire !

En ce moment une femme qui avait la tournure d'une servante entra dans la pièce où nous nous trouvions; alors la maîtresse de l'hôtel du Cantal m'abandonnant s'adressa à cette femme :

—En v'là une histoire! Ce jeune garçon, ce jeune monsieur que tu vois, c'est celui de qui Barberin parlait, il arrive, et Barberin n'est plus là, en v'là.... une histoire !

—Barberin ne vous a donc jamais parlé de ma famille ? dis-je ?

—Plus de vingt fois, plus de cent fois, une famille riche.

—Où demeure cette famille, comment se nomme-t-elle ?

—Ah ! voilà. Barberin ne m'a jamais parlé de ça. Vous comprenez, il en faisait un secret; il voulait que la récompense fût pour lui tout seul, comme de juste, et puis c'était un malin.

Hélas ! oui, je comprenais; je ne comprenais que trop ce que la vieille femme venait de me dire: Barberin en mourant avait emporté le secret de ma naissance.

Je n'étais donc arrivé si près du but que pour le manquer. Ah ! mes beaux rêves ! mes espérances !

—Et vous ne connaissez personne à qui Barberin en aurait dit plus qu'à vous ? demandai-je à la vieille femme.

—Pas si bête, Barberin, de se confier à personne; il était trop méfiant pour ça.

—Et vous n'avez jamais vu quelqu'un de ma famille venir le trouver ?

—Jamais !

—Des amis à lui, à qui il aurait parlé de ma famille ?

—Il n'avait pas d'amis.

Je me pris la tête à deux mains; mais j'eus beau chercher, je ne trouvai rien pour me guider; d'ailleurs j'étais si ému, si troublé, que j'étais incapable de suivre mes idées.

—Il a reçu une lettre une fois, dit la vieille femme après avoir longuement réfléchi, une lettre chargée.

—D'où venait-elle ?

—Je ne sais pas; le facteur la lui a donnée à lui-même, je n'ai pas vu le timbre.

—On peut sans doute retrouver cette lettre ?

—Quand il a été mort, nous avons cherché dans ce qu'il avait laissé ici; ah ! ce n'était pas par curiosité bien sûr, mais, seulement pour avertir sa femme; nous n'avons rien trouvé; à l'hôpital non plus, on n'a trouvé dans ses vêtements aucun papier, et, s'il n'avait pas dit qu'il était de Chavanon, on n'aurait pas pu avertir sa femme.

—Mère Barberin est donc avertie ?

—Pardi !

Je restai assez longtemps sans trouver une parole. Que dire ? Que demander ? Ces gens m'avaient dit ce qu'ils savaient. Ils ne savaient rien. Et bien évidemment ils avaient tout fait pour apprendre ce que Barberin avait tenu à leur cacher.

(A Continuer.)

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois agréable au goût et précieuse à la santé